

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 18

Artikel: Horace Lambrequin
Autor: Schabzigre, Aimé
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223899>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



LAUSANNE

Le vent est aux monographies. Il y a quelques semaines, nous signalions ici-même du professeur Burmeister, une très intéressante étude sur la ville de Payerne. Aujourd'hui, c'est *Lausanne* qui a son tour.

Deux érudits se sont rencontrés : M. G.-A. Bridel, l'homme qui connaît le mieux Lausanne, ses rues et ses maisons et le Dr E. Bach, qui « apporte à l'étude de nos vieux monuments le même soin qu'à l'examen de ses malades » — avec quel bonheur ! j'en appelle à leur témoignage. Ils ont requis la collaboration d'autres spécialistes : MM. *Marine Reymond*, l'historien de notre beau pays romand, *Frédéric-Th. Dubois*, l'héraldiste-né, le Dr *Fues*, pour qui n'ont plus de secrets nos musées d'histoire naturelle. Et ces Cinq, mettant leur érudition au service de leur amour profond de notre capitale vaudoise, réchauffant leur génie au feu de leur patriotisme, élevant leur science à la hauteur de la vulgarisation, ont créé un beau livre qui vient de paraître chez le bon éditeur Payot : *Lausanne. Promenades historiques et archéologiques*.

En leur compagnie, nos rues s'animent. Elles montrent leur visage aimé. Les pierres de nos édifices parlent. Elles racontent leur histoire et celle de notre chère cité. Les guides merveilleux ! Avec quel enthousiasme l'un évoque en vingt pages vingt siècles d'histoire. Un autre, en soixante-dix, prête une âme à nos vieilles églises, à notre Cathédrale antique, à notre vénérable Château. L'un, en neuf promenades, qui sont « le Beau voyage », nous fait pénétrer dans l'intimité de nos rues, nous montre leur visage aimé, leur aspect d'autrefois. Cependant que leurs collaborateurs redonnent la vie aux êtres et aux choses qui peuplent nos Musées.

Lausanne a trouvé des guides dignes d'elle. Des guides ? Non ! Des interprètes et des chantres.

Ecoutez la conclusion de la 9^{me} promenade. Elle vous donnera le ton de ce livre que nous recommandons vivement :

« Pour bien connaître Lausanne, pour se rendre compte de la position privilégiée de la petite capitale vaudoise, il faut l'avoir vue d'un bateau au large d'Ouchy. Elle se présente alors comme assise sur les gradins naturels d'un vaste amphithéâtre, ses groupes de maisons piqués en maintes places de fraîches taches de verdure, les tours de sa cathédrale la couronnant et les forêts sombres du Jorat formant un fond de tableau des plus heureux. On comprend que Lausanne ait été proclamée la reine du Léman ; mais le spectacle inverse est plus beau encore, tableau sans pareil que celui du miroir du Léman encadré par la chaîne glorieuse des Alpes et celle, plus douce, du Jura, tel qu'on peut le contempler du haut d'un de nos belvédères lausannois au coucher du soleil, le soir d'un beau jour. »

La présentation du volume. — M. le professeur Charles Gilliard en a écrit la préface — les photographies, toutes originales, les lettres qui décorent les têtes de chapitres, tout cela s'harmonise avec le texte et fait de ce « Lausanne » un ouvrage qui marquera.

M. à L.



ON MAÏDZO QUE COUGNAÏ SE MALADO

Lo lè màidzo, lài a trài sorte de dzein : lè *rèsenàbllio*, lè *guelion* et lè *matenào*. Lè *rèsenàbllio*, lè lè dzein que vîgnant à la consurta quand faut, pas trài vito, pas trài tâ ; justo. N'atteindant pas d'oûre dza breinna lo paquêt de cliâ à saint Pierro po allâ trovâ lo màidzo.

Lè *guelion*, leu, lài vant jamé, âo bin quand lo moment l'è passâ. Dâi coup, ie réussant d'ître guîeri de l'âo mîmo, que n'è pas justo po cein que lè màidzo dussant avâi onna petse (*pelote, impôt*) su lè maladi. Dâi z'altro iâdzo sobrant quand foudrâi pas, que n'a pas mè justo po cein que lo màidzo lài sè pas mècliâ.

Por quant âi *matenào*, l'è cliâo que vant de trài bon matin consurtâ, cliâo que sont adî à sè màidzi, que sè soignant devant d'ître malâdo. Quemet lài a dâi sôulon que bâivant devânt d'avâi sâi. Se onna pudzè lè z'a pequâ, hardi lo màidzo ! Se sant einnaricliâ, hardi lo màidzo ! Se pessant on bocon châ âo bin on bocon grâ, hardi lo màidzo !

Et quand lè *matenào* sant dâi fenne que vâiant dâi gros l'âo pertot et que racontant l'âo maladi ein la gonfliènt quemet onna pètblia po fère crère que l'è oquie d'èpouâireint, lo màidzo l'è lî mîmo tot einbrelicoquâ dâi coup que lài a.

La Mousetta l'ètai dinse : se l'avâi on refreson desâi que l'avâi de la glièce du lè z'ertet tant qu'âi pâi dâi cheveu. Se l'avâi on bocon de bourlon dein l'estoma po cein que l'arâi trài medzi de quegnu âo nillion, preteindâi que l'avâi on pucheint tchaffairûi dein tot son itro et que l'einfè dèvessâi rein itre dè coûtè.

On coup, vaitcé que la Mousetta l'einvouÿe son hommo dere ô màidzo cliia coumechon que lài avâi recordâ à tsavon :

— Ma fenna s'è feindyâ la tîta que l'è oquie d'èpouâirâo. On acheint lè zoû vouasottâ dedein. Sâgne quemet on caïon. Faut vito veni !

Lo màidzo va et que vâi-te ? La fenna tota guîeryâ que fasâi lo petit goutâ.

— L'è cru que tot ètai fini por mè, que lài fâ. Su tsesâite contro la garda-roba. Heureusameint que n'a rein ètâ. Vo foudrâ pas mè marquâ cliia consurta.

Quieinze dzo aprî, vaitcé l'hommo que revint avoué onn'âtra coumechon :

— Faut veni et pu rîdo, que l'a de ma fenna. Parâit que l'ottò l'è venu avau. Lè doû mousse sant desò lè mouraille et ma fenna vint tota cûra. Mè l'a criâ du lo pâilo. Por quant à mè, su pas eintrâ.

Lo màidzo fâ ne ion ne doû. Châote su son tenotmobile et lo vaitcé vè la Mousetta.

Co è-te que vint lài âovri la porta oncora ? La Mousetta, lî mîma que n'avâi rein de mau. Parâit que ion dâi mousse l'avâi deguelhî du su on trabliâ dâi carton à tsapî... et l'ètai cein l'ottò que l'è venu avau.

Lo màidzo sè reintorpe ein rumineint su cliia

sacré Mousetta. Djurâve que tant qu'à trài fut bon et que sè laisserâi pas reprendre.

Lo leindèman, on lài téléphone dinse :

— La Mousetta l'è morta. Vo demande. Faut corre !

Lo màidzo l'a repondu dinse :

— Faut rein que lài baillî onna rachon d'oûlio de ricin. N'è pas lesi d'allâ vouâ !

La Mousetta vit adî ! *Marc à Louis.*

Au bord de la mer. — Maman, pourquoi fait-il toujours aussi froid au bord de la mer ?

— Mon enfant, c'est à cause des vents d'est.

— Mais les vents d'est sont-ils toujours froids, maman ?

— Toujours, quelle que soit la direction d'où ils viennent.

HORACE LAMBREQUIN

ETE et hiver, Horace Lambrequin porte un chapeau de feutre mou aux ailes si larges qu'il semble que le bonhomme est coiffé d'une plaque de gâteau. A ceux qui s'en étonnent, il répond en souriant : « Aux grands hommes, les grands chapeaux ! » Lambrequin possède effectivement une prestance imposante à laquelle une démarche énergique prête encore plus de relief. En outre, une forte moustache noire lui confère un air martial qui impose déjà à cent mètres de distance. C'est vous dire que son influence est irrésistible quand on se trouve dans son entourage immédiat. Il n'est donc point étonnant que, sans être syndic, municipal ou grand-conseiller, il compte parmi les personnalités éminentes du pays. Partout, on l'appelle avec un brin d'admiration et d'envie, « Horace l'Unique ».

Ses plus beaux moments, il les passe au restaurant de l'Hôtel de la Lune lorsque, entouré de quelques fervents et de nouveaux venus que des stratagèmes savants ont fini par attirer dans son orbite, il étale sans pudeur son « moi » en hauteur, en profondeur et en largeur. Il connaît les cinq continents et l'on pourrait croire qu'il est apparenté à toutes les sommités politiques ou autres. Il traite nos conseillers d'Etat en amis. Il y en a deux surtout dont les prénoms peu communs reviennent à chaque instant sur ses lèvres admiratrices. Quand il s'aperçoit qu'un des auditeurs paraît ignorer de qui il parle, il a la prudence d'ajouter le titre après le prénom, afin d'éviter que l'on se méprenne sur l'importance de ses relations politiques. De cette manière, l'on se figure qu'il est dans les meilleurs termes avec les membres de notre gouvernement et qu'il en tutoie fraternellement au moins deux, bien qu'il ne les connaisse qu'à distance.

Lambrequin prétend aussi être lié d'amitié avec les financiers et industriels du pays, parce qu'il s'est aperçu que cela augmente sensiblement le crédit. Si vous le rencontrez à la halle aux guichets de la gare, il ne manquera pas de vous dire, avant que vous le lui demandiez, qu'il s'en va en visite aux Gonelles, chez Louis de Vevey, ou qu'il se rend à Territet s'enquérir de la santé d'Emmanuel de la Triplice. Gardez-vous bien d'en douter, sinon il vous racontera qu'il y a trois ou quatre ans, par exemple, le grand industriel veveysan, notre as international, comme il le dénomme, l'avait invité à l'accompagner dans le voyage qu'il entreprit autour du monde ; mais, l'Australie, l'Amérique, à son

âge, c'est un peu loin et il y a trop d'eau à traverser ; du reste, ces continents ne sont pour lui point terres nouvelles, ajoutera-t-il d'un ton où perce sa supériorité.

D'après ses dires, Horace Lambrequin ne connaîtrait pas que les puissants du jour et du pays; autrefois, il aurait vécu également dans l'intimité de « grosses nœques » depuis lors défuntées, de même qu'il entretiendrait présentement des rapports constants avec certains personnages marquants de l'étranger. C'est même d'eux qu'il parle le plus volontiers et avec le plus d'assurance, car, avec ces gens d'outre-tombe et d'au delà de nos frontières, il trouve qu'il y a peu de chance de se voir mettre subitement dans l'embarras par une personne renseignée. Cependant, les ruses et le flair ne suffisent pas toujours à Horace Lambrequin pour esquiver les questions indiscrètes et les situations gênantes. C'est ainsi qu'un jour qu'il affirmait un peu trop à la légère avoir passé son école de recrue côte à côte de feu le colonel Bornand, un auditeur avisé lui fit remarquer que cela paraissait fort invraisemblable puisque Bornand était né exactement quinze ans plus tôt que lui, Horace l'« Unique ». Notre héros rectifia sans sourcilier son assertion précédente, en prétendant qu'il avait voulu dire que le colonel commandait alors l'école de recrues à la caserne de la Pontaise.

Une autre fois, en automne 1922, quand Raymond Poincaré s'en vint à Lausanne à la rencontre de Benito Mussolini, Horace Lambrequin se trouvait avec des amis sur³ Montbenon pour assister à la descente d'automobile du président du conseil des ministres de la République, notre voisin. Un des amis d'Horace qui l'avait entendu à plus d'une reprise se vanter d'être en relations suivies avec Poincaré, lui dit avec une pointe d'ironie :

— Alors, tu vas évidemment lui serrer la main, à ton ami Raymond ? C'est bien le minimum que tu puisses lui offrir en ce jour !

Horace Lambrequin, quelque peu embarrassé, ne répondit rien, mais, dix minutes plus tard, à l'arrivée de Poincaré, on le vit payer d'audace. Avec sa rondeur habituelle et le sourire aux lèvres, il se détacha de la foule agroupée, puis s'avança vers le président en lui tendant familièrement la main. Celui-ci, accoutumé sans doute à ces surprises et intimidé peut-être par la belle prestance de Lambrequin en qui il voyait probablement un honorable magistrat de notre République, répondit fort amicalement au salut articulé en ces termes :

— Mes hommages respectueux, Monsieur le Président. Votre serviteur, Horace Lambrequin.

Ceci dit, Horace, tout glorieux de l'issue heureuse de cette aventure, rentra dans le rang où les spectateurs interloqués reculèrent respectueusement de deux pas derrière lui.

Depuis lors, Lambrequin jouit d'une renommée incomparable dans le pays. Ses amis eux-mêmes qui jadis écoutaient ses vantardises bénévolement, tout en riant sous cape, ne sont plus si sûrs d'eux-mêmes en songeant à sa rencontre avec Raymond Poincaré, car ils se disent qu'il faut toujours compter avec le toupet, cet insigne des marchands de foire et de ceux qui les imitent.

Aimé Schabzigre.

Comment une guerre commence. — Billy. — Papa, comment une guerre commence-t-elle ?

Le papa. — Supposons que la Suisse et l'Angleterre sont en désaccord...

La maman. — Mais la Suisse et l'Angleterre sont amies...

Le papa. — Je sais bien... Ce n'est qu'une hypothèse que...

La maman. — Que l'enfant ne comprendra pas... Tu vas l'induire en erreur.

Le papa. — Mais jamais de la vie !

La maman. — Mais certainement !

Le papa. — Non !...

La maman. — Si !...

Le papa. — Si tu continues...

La maman. — Je continuerai.

Billy (intervenant). — C'est bien, papa, je sais maintenant comment une guerre commence.

LE BILLET DE LOTERIE

(Suite et fin.)

Rue Centrale, numéro soixante-deux... Pas facile à trouver de nuit noire. C'est tout juste si on distinguait une grosse pierre d'un petit chien, et un cyprès d'un agent de police. La rue Centrale n'était guère éclairée que par la lune quand il y en avait une. Ah, voilà un cyprès !... Oui, ce devait être là.

— Mademoiselle est à table, dit la bonne, est-ce que madame désire lui parler tout de suite ?

— Je puis attendre un moment, dit Mlle Sauget qui s'assit dans le vestibule sur une chaise de rotin capitonnée d'un coussin de cretonne à petites fleurs.

Mlle Lavanchy soupait longuement ce qui rappela à Mlle Sauget qu'elle-même avait très faim. Deux fois, la bonne passa devant elle, portant un plateau chargé de mets qui sentaient bon. Au bout d'une demi-heure, il parut que la faim de Mlle Lavanchy fut réduite au silence, et elle se leva de table pour demander à la visitante en quoi elle pouvait l'obliger.

— Les lots restants !... Oui, en effet, j'en ai pris une partie, tous les lots allant de un à trois cent-soixante-dix, les autres sont chez Mme Dullens... Voyons votre billet.

Mlle Sauget n'avait pas besoin de le regarder pour savoir qu'il portait le numéro trois cent-soixante-quinze.

— Allons, quel contre-temps !... Combien je regrette... Et Mme Dullens n'est pas chez elle... Enfin, elle y sera demain. Elle avait besoin d'un peu de détente après cette loterie. C'est si absorbant. Mais le résultat est très satisfaisant. C'est vrai que nous avions des objets magnifiques.

— Vraiment !

— Oui, et beaucoup se sont vendus, mais à la loterie, nous avons mis beaucoup de choses de valeur. Un ravissant service à thé, entr'autres, du Limoges.

— Ah !... Et alors je pense (la voix de Mlle Sauget sortait en fausset à force d'être indifférente), je pense que ce service à thé a déjà trouvé son propriétaire.

— Non, justement pas, Mme Dullens a dû le faire monter chez elle.

Sur cette bienfaisante assurance, et malgré la fatigue, la pluie et le chapeau abîmé, Mlle Sauget rentra chez elle, le cœur joyeux. Cet espoir, jusqu'alors incertain comme un pronostic de beau temps, à présent, elle le serrait de près. Le lendemain la vit debout avec le soleil. Après avoir fait le ménage, elle repassa son chapeau, soupira en l'essayant devant le miroir, et fut prête à partir. Mais, elle s'avisa qu'il n'était pas sept heures et que Mme Dullens devait être encore dans le pays des rêves, occupée peut-être à prononcer le discours d'inauguration du nouveau bâtiment du Home, devant une brillante assemblée de grandes dames et de conseillers d'Etat. Mieux valait la laisser encore un moment. Mlle Sauget prit un ouvrage, qu'elle laissa, prit un livre qu'elle ferma... Décidément, elle était impatiente comme une petite fille au matin de sa fête. Elle attendit pourtant qu'il fut dix heures, quoique, à ce moment-là, elle eut l'habitude d'aller faire de petits achats pour son dîner. A pas lents, parce qu'elle était encore fatiguée de la veille, elle monta vers la villa Dullens, se retournant de temps à autre pour admirer la vue. Mme Dullens était là, qui la reçut aimablement et s'excusa de ce qui était arrivé la veille.

— Voulez-vous voir les lots, mademoiselle ? il y en a beaucoup qui n'ont pas encore été réclamés.

Mlle Sauget fit le tour de la table où ils étaient disposés. Que de babioles, que de nullités, que de laideurs !... Que de touchante bonne volonté mal employée !... Des petits sachets brodés ne pouvant pas contenir grand-chose, des porte-journaux en carton recouvert d'étoffe, des cailloux peints d'une barque à voile, pouvant servir de presse-papier, des rondelles de bois polies et pyrogravées, des barques faites d'une coquille d'huitre et d'une voile fixée par deux al-

lumettes... Des petits machins de toutes espèces. Ici et là, un objet utile ou un objet joli, ou encore un objet utile en même temps que joli...

— C'est bien le numéro trois-cent-soixante-quinze qui est le vôtre, n'est-ce pas ? Voici votre lot.

Et Mme Dullens, la main droite ouverte et incurvée comme un coquillage, présentait un objet impossible à confondre avec un service à thé. C'était une sorte de petite pelote de forme conique, où les épingles de couleur étaient placées en cercles qui se rétrécissaient en montant. Les épingles rouges formaient un cercle à la base, puis en montant, les bleues en formaient un plus étroit, ensuite venaient des jaunes, puis des noires et de nouveaux des rouges, des bleues et des noires. Au sommet du cône, une épingle rouge plus grosse que les autres, trônait dignement... Cela produisait un effet charmant.

— Ce n'est pas grand-chose, dit Mme Dullens, mais c'est joli et ingénieux.

— Oui, tout à fait.

— Nous avons un très beau lot, un service à thé en Limoges. C'était le numéro trois-cent-quatre-vingt-quinze. C'est un célibataire qui l'a eu, un vieux célibataire qui n'a pas de relations et s'en servira pas. Il vient de l'emporter. Quel dommage que vous n'avez pas eu son billet.

— Eh, je vous en prie, dit Mlle Sauget, je suis si contente de mon lot, justement j'avais besoin d'épingles.

L. Musy.

Le bon docteur. — Entre amies, au sujet du nouveau docteur :


— Et que pensez-tu de notre nouveau docteur ?

— Oh ! il est charmant, il vous renseigne sur tous les derniers événements de la ville !

Le remède pire que le mal. — Mon cher monsieur, disait un médecin à son patient, vous avez une attaque de goutte aiguë. Vous devez vivre de la façon la plus simple possible, et éviter absolument la vie agitée ; renoncer à toute viande riche, gibier, pâtisseries, etc. ; ne plus boire ni champagne, ni bons vins, ni alcool d'aucune sorte.

— Oh ! merci, docteur, alors je préfère encore avoir la goutte !

LA BOSSE DU COMMERCE

 Le vieux Pénau vend des almanachs dès leur sortie de chez l'éditeur. Il vient chez les Durand pour leur en vendre un. Il a ses clients, aussi pour arrondir un peu son petit pécule, il s'empresse de présenter son almanach aux bonnes adresses. Il a aussi ses petits trucs pour écouler sa marchandise.

— Bonjour, Madame, voulez-vous m'acheter un almanach ?

— Non, nous n'en avons pas besoin.

— On a toujours besoin d'un almanach, et il ne coûte que huitante.

Pénau parle avec une telle conviction que Mme Durand lui prend un almanach et lui donne huitante.

En sortant, Pénau rencontre M. Durand qui rentre chez lui.

— Bonjour, Monsieur Durand, n'avez-vous pas besoin d'un almanach ?

— Non.

— Comment, non ? On a toujours besoin d'un almanach, etc.

Et Pénau finit par vendre un almanach à M. Durand aussi.

M. Durand rentre chez lui en tenant son almanach et il voit son épouse avec le pareil dans la main.

— Ah ! filou, s'écrie M. Durand. Julie — appelle-t-il la bonne ! — courez vite dans la rue, vous rattraperez ce vieux Pénau, vous me le ramèneriez ici tout de suite.

Julie court, et, en effet, le rattrape.

— Le patron dit qu'il faut revenir tout de suite à la maison.

— Je sais ce que c'est, répond Pénau ; ils veulent acheter un almanach. Prenez-en un, ça coûte huitante. Ils seront très contents.

Julie paye et rapporte le troisième almanach !

— Rosse de Pénau ! conclut Durand en prenant possession du troisième almanach.